

LA SIBYLLINE

MARYSE WOLINSKI

LA SIBYLLINE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-097603-9

© Éditions du Seuil, mai 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

15 octobre 1952

L'après-midi finissait. Une ultime apparition du soleil filtrait à travers les tentures de la chambre et dansait sur les murs patinés avant de jouer sur les cristaux du lustre. Auprès du lit, au centre sur un guéridon, des roses débordaient d'un vase surchargé de dorures.

La tête de Misia reposait sur une accumulation d'oreillers de dentelle. Plusieurs colliers de perles s'enroulaient autour de son cou et décoraient une robe au col défraîchi. Malgré sa pâleur, Misia gardait une expression étonnante d'autorité, inclinant son visage vers son amie, Denise Mayer, la première accourue à son chevet. Son regard se promenait en silence sur le décor de la pièce qui racontait l'existence qu'elle venait de traverser.

« Tu sais, Denise, la vie est vraiment une drôle de chose. »

Un filet de voix s'était échappé de ses lèvres fines et

La Sibylline

fiévreuses qu'elle ne maquillait plus depuis quelques jours. Elle n'en avait plus la force ni même l'idée.

Au moment où elle parlait à l'oreille de son amie, Yvonne, la femme de chambre, entrouvrit la porte. D'un geste de la main, elle demanda à Denise Mayer si elle pouvait entrer. Misia l'aperçut et lui fit signe de venir. Elle s'approcha du lit, elle portait un plateau sur lequel étaient deux tasses, une théière d'argent massif ainsi qu'une assiette contenant un assortiment de friandises. Elle le déposa sur une tablette placée auprès du lit.

« Yvonne, dit Misia d'une voix tremblante, de l'eau de rose pour mon visage! »

Sur ses joues et son front perlaient des gouttes de sueur. Yvonne sortit après avoir versé le thé. Elle ne tarda pas à revenir. Lentement, avec une extrême douceur, elle nettoya à l'eau de rose le visage de Misia, et tandis qu'elle passait le linge imbibé près de ses paupières, leurs regards se croisèrent. Celui de Misia, embué, lointain déjà, portait un message que la femme de chambre saisit, parce que, du premier jour où elle était entrée au service de Marie Sophie Godebska, dite Misia, elle avait éprouvé une véritable affection pour elle. Aimée, qui l'avait précédée, n'avait quitté Misia que pour suivre son mari en province. Elle aussi avait fait preuve de beaucoup de dévouement.

Ces yeux qui avaient tant observé et brillé, pleuré aussi, lui disaient qu'elle effectuait ce geste pour la dernière fois. L'espérance l'avait définitivement quittée comme

La Sibylline

on clôt une vieille amitié. La vie s'en était allée au cours des derniers mois, comme si la mort l'avait dépouillée peu à peu et lui fauchait, au gré de son plaisir, des parties d'elle-même. Un organe par-ci et un autre par-là. Ainsi, elle lui avait enlevé la vue avant de réduire sa mobilité et, enfin, de lui retirer le peu de forces qui demeuraient en elle. Le 11 octobre, une attaque de paralysie du côté gauche avait sonné l'alarme.

Alors, Yvonne se reprit à plusieurs fois, changeant de linge, le passant à nouveau sous l'eau de rose. En effleurant les joues de Misia, ses paupières et ses lèvres, elle sentit la fièvre de sa respiration, et quand sa main frôla la bouche, Misia y déposa un dernier baiser.

Le souvenir de la sensation de ce baiser demeurerait à jamais dans la mémoire d'Yvonne. Misia, dite la « Reine de Paris », s'en allait entre ses bras.

« Je voudrais changer votre robe, Misia, murmura Yvonne. Celle-ci est si chaude et vous la portez depuis deux jours, deux jours que vous ne quittez plus votre chambre... Mme Chanel... »

Denise Mayer l'interrompt :

« Yvonne, est-ce bien nécessaire, Misia est si lasse... »

– Elle se sentira mieux dans une nouvelle robe, insista la femme de chambre. Mme Chanel a fait porter une robe ivoire et un joli corsage en organdi blanc.

– Non, pas Chanel ! Je ne veux pas une robe de Chanel, dit Misia, son beau visage pris d'une douleur farouche. Porte-moi la dernière robe de nuit offerte par M. Sert.

La Sibylline

– Celle dont le col est bordé de zibeline? interrogea Yvonne. Vous n’allez pas avoir trop chaud? Et puis elle est vraiment très élimée.

– Non, Yvonne, je n’ai plus besoin de rien. Ta présence et ce vêtement, le désir de Sert.»

Misia se pencha vers Denise.

« Ce fut le dernier qu’il m’offrit », dit-elle.

Quand Yvonne revint la robe à la main, Misia froissa la soie et la baisa. Avec l’aide de son amie Denise, elle se redressa pour laisser Yvonne l’aider à l’enfiler.

« Je veux la sentir près de mon cœur », dit-elle à Yvonne.

Puis, s’adressant à Denise :

« Denise, reste... près de moi... »

– Misia, je n’ai pas l’intention de m’en aller, répondit Denise. Je ne te quitterai pas, sauf si tu veux trouver le sommeil.

Nous séjournions au Ritz de Barcelone », commença à raconter Misia.

Sa voix usée se brisait d’émotion.

« José Maria venait d’être honoré par le roi Alphonse XIII, qui lui avait remis la Gran Cruz. Sert avait peint de grandes fresques pour l’hôtel de ville. »

Sa respiration se faisait si haletante que Denise pensa qu’elle était sur le point de s’éteindre.

« Misia, maintenant tu devrais te reposer », conseilla-t-elle à son amie.

Puis elle fit signe à Yvonne de sortir.

La Sibylline

« Et ce jour-là, il m'a offert cette somptueuse robe de nuit... reprit Misia, dans un souffle qui ressemblait à un sanglot. Mais il n'a jamais fait mon portrait. Jamais. »

Elle saisit la main de Denise et la garda serrée dans la sienne.

Quand Yvonne revint dans la chambre pour retirer le plateau, Denise Mayer tentait de détacher le médaillon qui entourait le cou de Misia, sous les colliers de perles.

« Que se passe-t-il ? C'est la chaîne qui s'est ouverte ? demanda Yvonne. Je peux vous aider ? »

– Je crois que j'y suis arrivée, dit Denise. Misia m'a demandé de le lui enlever.

– Misia, vous ne voulez plus votre médaillon ? » s'étonna Yvonne.

Misia ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, une larme demeurait au bord de sa paupière.

« Prends ce médaillon, Denise, dit-elle à son amie. Et garde-le toujours. Toujours », insista-t-elle.

Denise eut l'air d'hésiter puis elle serra le médaillon dans le creux de sa main. Elle déposa un baiser sur la joue pâle de Misia, qui l'attira vers elle et lui dit quelques mots à l'oreille. Denise en fit de même. Elle l'embrassa une dernière fois et se retira de la chambre, dont la porte était restée entrouverte.

En sortant de la pièce, elle demanda à Yvonne de la suivre et, une fois dans le couloir, elle lui suggéra, à voix basse, de la prévenir si l'état de Misia empirait.

La Sibylline

« Yvonne, faites venir un prêtre, ordonna Denise. Misia doit recevoir au plus vite l'extrême-onction, tant qu'elle est consciente. Le médecin nous laisse peu d'espoir.

– Dommage que le père Rzewuski ne soit pas à Paris! regretta Yvonne.

– Faites chercher son ami, le père Couturier, il doit être là, et n'oubliez pas d'appeler Jean, son neveu. Elle l'a tant aimé.

– Bien sûr, madame Mayer... Et M. Boulos? »

Denise hésita.

« On verra plus tard, répondit-elle.

– Tant mieux! Émilie, la cuisinière et moi, on a envie que Madame ait une mort digne.

– C'est moi qui préviendrai M. Claudel et Jean Cocteau et... Coco », reprit Denise.

Yvonne se dirigea vers le vestiaire de l'entrée et remit à Denise Mayer son manteau.

Une dernière fois, elle contempla le médaillon que Denise tenait précieusement dans sa paume, avant de le ranger dans une poche de son sac à main. Puis, les yeux embués de larmes, elle dirigea son regard vers la chambre de Misia.

Yvonne était la seule à savoir ce que Misia avait dissimulé sous le verre intérieur du médaillon : un portrait de Roussy.

Soudain, elles entendirent comme un râle.

« Mon Dieu! Madame! » fit Yvonne.

Elles se précipitèrent au chevet de Misia, qui avait

La Sibylline

gardé les yeux fermés. Sa respiration paraissait de plus en plus faible. Elle souleva ses paupières et regarda les deux femmes.

« Nous revenions d'Italie... Il m'avait offert l'amour. »

Première Partie

1/

« 3 mai 1908,

Retour d'Italie.

J'aime. C'est définitif.

J'aime José Maria Sert!»

Pas d'autres commentaires dans mon journal. Ce fut la grande surprise de ce voyage imprévu en Italie. Un petit miracle descendu du ciel et advenu à point nommé. Un voyage au pays des merveilles avec un homme qui me tombait dans les bras. Un amoureux unique. Le seul, le vrai, il n'y en avait jamais eu d'autres. J'aurais voulu pouvoir le crier, le hurler sur tous les toits.

«J'aime! J'aime! Et que le Tout-Paris le sache.»

Je venais juste de me réveiller après une nuit courte. Le chauffeur de Sert m'avait raccompagnée fort tard dans la nuit. José Maria et moi ne parvenions plus à nous quitter. Enroulés dans les bras l'un de l'autre sur la banquette de la voiture, nous nous embrassions et nous

La Sibylline

nous caressions, nos lèvres ne se détachaient plus et nos doigts, nos mains s'entrelaçaient, sous l'œil impatient de Maurice, le chauffeur de Sert. J'avais fini par avoir pitié de lui. J'avais posé sur mes épaules mon manteau de chinchilla. D'un geste affectueux mais brusque, Sert avait fait mine de me retenir. Le chauffeur avait ouvert la portière et je m'étais glissée sur le trottoir où m'attendait Aimée, ma femme de chambre. Après un dernier baiser que j'avais envoyé de la main à José Maria, je m'étais engouffrée dans le hall de l'hôtel du Rhin, où je vivais désormais, depuis ma séparation avec Alfred Edwards, mon second mari.

J'avais gardé cette très belle suite à l'entresol de l'hôtel, place Vendôme, louée à l'époque où, trois ans plus tôt, Edwards et moi dirigions l'installation de notre futur appartement de la rue de Rivoli. J'aimais me réfugier dans cette suite élégante où souvent j'avais retrouvé un semblant de paix.

J'ouvrais tout juste un œil en ce matin du retour, et mon cœur éclatait de bonheur. Tous mes organes devaient sourire avec moi. Finis les nausées, les maux de tête, les vertiges légendaires. J'habitais un corps tonique, prêt à foncer, à partir au galop. Aimer, aimer, c'était si enivrant ! L'amour avait une force thérapeutique sur les âmes fragiles comme la mienne.

Aurais-je pu imaginer, quand j'avais vu José Maria lors de sa première visite, qu'il deviendrait l'amoureux de ma vie ? Sacré Sert, quel talent ! Un peintre béni des dieux,

La Sibylline

et en l'occurrence des dieux espagnols. Je décidai d'appeler Forain puisque c'était lui qui me l'avait présenté. Je le remercierai pour cette très bonne action. Enfin, ses intentions n'étaient pas si pures, depuis le temps qu'il cherchait à me séduire. Même s'il était une bonne âme, il s'était révélé un séducteur peu avisé. Sert, lui, avait tout de suite su occuper l'espace. Je me suis souvenue à cet instant qu'Octave Mirbeau avait déjà joué à ce petit jeu avec moi en me présentant Alfred Edwards, dans sa loge du Théâtre de Paris. Un bien mauvais souvenir!

Par la grâce de ce voyage impromptu, j'avais rayé de ma vie ce second mari. Il n'aurait plus l'occasion de me faire de mal, l'amour de Sert me protégeait. Qu'il brasse des millions sans moi et couvre de diamants, d'émeraudes et de fourrures ses petites actrices!

Sert était plus fortuné encore que lui, et tellement plus riche humainement.

« Misia, vous parlez toute seule, maintenant! Je peux entrer? »

– Entre, Aimée! Je me réveille à peine. Regarde! J'ai encore les yeux tout gonflés de sommeil.

– Je vous laisse vous reposer alors, après ce grand voyage.

– Plus que se reposer, désormais il faut vivre! »

Aimée tira les rideaux sur un ciel limpide au-dessus de la Seine. Le soleil filtrait à travers les arbres de la place et frappait la vitre de ses rayons lumineux. Je me levai d'un bond.

La Sibylline

« Que vous arrive-t-il, Misia ? Vous avez l'air si joyeuse ! Vos yeux brillent de je ne sais quoi et vos cheveux roux sont magnifiques avec le rayon du soleil qui les traverse. Je vous retrouve enfin. C'était bien long, ce voyage.

– Mais non, Aimée, le voyage a été trop court. Trop court. J'aime, Aimée. Tu entends, j'aime ! »

Je me jetai dans les bras de ma femme de chambre adorée, qui était presque ma jumelle, et je l'entraînai dans une valse sans fin. Connaissant bien mon tempérament, elle tenta de me calmer.

« Laisse-moi, Aimée, laisse-moi être un peu folle. J'aime, et Sert est l'homme que j'attendais. Il n'y a aucune raison que tu aies jamais entendu son nom, mais en fait il est déjà célèbre. C'est un peintre espagnol, ses toiles sont gigantesques, très colorées, vivantes. J'aime sa peinture et je l'aime, lui. Et il m'a promis de faire mon portrait.

– Comme Monsieur Édouard ? demanda Aimée, désignant le portrait que Vuillard avait fait de moi et que j'avais accroché au mur de ma chambre.

Un jour de confidences en compagnie d'Aimée, j'avais appelé Vuillard « Monsieur Édouard ». Depuis, Aimée nommait ainsi mon ami. Et c'était vrai, j'appréciais par-dessus tout ce portrait, peint à Valvins à la fin des années 1890, parce que je m'y retrouvais vraiment. Vuillard avait fixé toute son attention sur mon regard perdu. Mes mélancolies faisaient écho aux humeurs saturniennes de Vuillard.

La Sibylline

Je pris Aimée par le cou, je l'embrassai sur la joue.

« Écoute, Aimée : le voilà, l'homme adoré. Le voilà entré dans ma vie. Je n'ai que trente ans ! Toute une existence devant moi, tu comprends ?

– Misia, le bonheur vous fait rouler les *r* trois fois plus que d'ordinaire, dit Aimée en riant.

– Mais tu te moques, mauvaise fille ! Tu préfères l'accent gratin à mon vieil accent slave ?

– L'accent gratin ? Je ne connais pas, Madame...

– C'est l'accent du grand monde. Mais je préfère le mien, l'accent slave. Je suis une Française de Russie, ne l'oublie jamais. Avant tout, je suis russe. Mon âme est russe. Disons, russo-polonaise, tout ça c'est le même cirque. »

Et soudain une envie folle de jouer du piano me traversa le cœur. J'abandonnai Aimée et je me dirigeai dans le salon où j'avais fait installer le trois quarts de queue qui me suivait partout de déménagements en emménagements, de la rue Saint-Florentin à Villeneuve, de l'appartement de la rue de Rivoli à l'hôtel du Rhin. Mes doigts couraient comme des fous sur les touches d'ivoire. Vraiment, je n'avais jamais été aussi heureuse.

Aimée m'avait suivie jusqu'à l'entrebâillement de la porte, un sourire ruisselait sur son visage.

« Il y a longtemps que je ne vous ai pas entendue jouer. C'est si beau ! »

Je jouais l'un des six *Impromptus* de mon maître, Gabriel Fauré, une œuvre magnifique. Son portrait était posé sur le châssis de l'instrument, je le regardais et des

La Sibylline

larmes embuaient mes yeux. La musique avait toujours été un refuge où j'enfouissais mes peines et mes cauchemars. Il suffisait que je me mette au piano pour donner du charme à une journée grisonnante. Et Gabriel n'était pas pour rien dans ma passion. Je m'emparai du cadre.

« Tu vois, Gabriel, dis-je, la seule chose qui m'a manqué, pendant le voyage en Italie, c'est mon piano. Il demeurera à jamais mon confident. »

Il y avait bien un piano au Grand Hôtel, mais quelle casserole!

« Si on a le temps, Misia, vous me jouerez quelque chose, une valse? demanda Aimée.

– On n'a plus le temps de rien, Aimée. Sert sera là dans quelques minutes, peut-être. Je dois me préparer. *La Valse*, c'est un projet de Ravel... »

José Maria m'avait fait oublier, durant ces semaines italiennes, l'univers peuplé d'artistes dans lequel j'avais vécu et tous ces hommes qui m'avaient entourée et, pour certains, m'avaient prise pour muse.

« Tu crois que Ravel était amoureux de moi, Aimée? Dis-moi la vérité.

– Moi, il me plaît bien, M. Ravel, il est si élégant dans ses costumes étroits et ses cravates blanches. Il a un petit air oriental qui me séduit, Misia. »

J'avais ferrailé dur pour Maurice parce que j'avais su, dès l'instant où je l'avais entendu jouer, qu'il était un des grands parmi les plus grands de sa génération.

Or ces vieux barbons du Conservatoire refusaient de